

Tu est Je, ou comment un procédé d'écriture autorise ...

Mireille Snoeckx

Il me semble que ce n'est pas aussi simple que cela. Lorsque le groupe est réuni, que le responsable du groupe offre la parole « à qui veut la prendre » comme dans le dispositif Géase, par exemple, ou que chacun s'est inscrit pour une présentation, ou que celui qui va proposer un moment de pratique a rédigé un texte au préalable, la question est : *qu'est-ce qui fait que quelqu'un parle ?* Elle se prolonge par d'autres, toutes aussi mystérieuses : *de quoi parle-t-il ?* De ce qui est vraiment important pour lui ? De ce qu'il estime pouvoir intéresser les membres du groupe ? De quelque chose qu'il a déjà plus ou moins commencé à repérer, à réfléchir ? *À qui parle-t-il ?* À l'animateur ? Aux personnes présentes ? À une communauté professionnelle ? À lui-même ? *Et, surtout qui parle ? Qui est-il quand il parle ?*

Toutes ces questions ont émergé progressivement au cours de la réflexion ; elles ne se sont pas imposées d'emblée ; elles se sont constituées au fur et à mesure, notamment lors d'un projet d'autoanalyse.

Une souffrance singulière

Depuis 1996, comme chargée d'enseignement à l'université, j'ai éprouvé *des états d'âme d'évaluatrice*. C'était nouveau pour moi. L'évaluation m'a toujours paru partie intégrante de l'enseignement et, si j'ai exploré régulièrement les dimensions de cette tâche, c'était avant tout pour mieux la comprendre, être plus opérationnelle, devenir plus fiable avec moi-même, donner à cette dimension son statut de formation et d'apprentissage. Et ne voilà-t-il pas que, dans mon nouveau job, je rencontre des états d'âme au moment d'évaluer les travaux des étudiants ... J'ai de la peine à m'y mettre, je suis dans un perfectionnisme qui frise l'idiotisme, bref, il semble que je m'y prends mal, que je ne sais pas y faire, que je perds du temps, ... Et je souffre de cette situation.

À chaque retour de la période d'examens, je vais revivre la même histoire, les mêmes émotions, la même souffrance. Avec une sorte d'impuissance que je mettais sur le compte de la fin de l'année universitaire... J'attendrais 1999 pour arriver à

écrire clairement cette difficulté, dans une lettre à un ami formateur, avec quelque chose comme de la pudeur, de l'ironie. "Ajoute à cela l'ordinaire de la formation et notamment la fin du module !!! avec la correction de travaux de synthèse avec portfolio et tu peux imaginer que j'use mes yeux sur les mots, je ne sais s'ils sont les mêmes. Les heures qui filent dans le bleu de l'été ressemblent à des heures de douce conscience professionnelle, avec des échappées vers l'appel des vacances, l'angoisse de ne pas réussir à terminer dans les délais, l'obligation de la concertation entre nous qui visibilise nos fragilités . " Lettre à E. 4 juillet 1999.

Ce retour insistant de la souffrance, et surtout ce qu'elle semble provoquer dans les tâches à effectuer, m'oblige à m'arrêter sur ce qui se passe quand j'évalue des travaux par écrit. Mais je suis dans l'impossibilité d'écrire, de commencer même. Je ne sais par où commencer. Toutes mes tentatives échouent. Je peux parler de cette souffrance, de cette difficulté dans ma correspondance, un leitmotif en 1997, 1998, 1999, une répétition qui insiste, mais je n'arrive pas à commencer une démarche d'analyse, ni même à en parler.

Confrontée à cette souffrance, mais aussi à un paradoxe, je sais que je fais mon travail d'évaluation au mieux de ma conscience professionnelle, il me semble nécessaire de m'intéresser de plus près à ce qui se joue dans ces moments d'évaluation, d'effectuer une analyse plus fine de ma pratique, au moins pour mieux la vivre !

Le remplissement

Je laisse l'idée d'y travailler courir en moi. Chaque fois que je tente un début d'écriture, l'acte d'écrire me paraît incontournable pour tenter d'y voir un peu clair, je ne peux continuer. J'ai l'impression que le sujet est trop vaste, que je ne sais par quel bout l'empoigner. Le temps me manque. Signe d'impuissance ? Signe que je ne suis pas prête ?

Le séminaire de St Eble sur l'explicitation des récits me donne des ailes. Je com-

mence une rubrique sur St Eble. J'achète le dernier ouvrage d'un membre de l'équipe de Genève sur les récits. Et là, je suis suffoquée de constater que la théorisation des récits, à mon sens, et dans ce livre, n'a pas beaucoup avancé. Par contre, un récit plus particulièrement me bouleverse, celui de Jeanne-Marie Rugira⁶². Ce n'est pas seulement son contenu qui me bouleverse, mais la stratégie de détour, le chemin de traverse que son auteure est obligée d'emprunter pour parler l'innommable. Comme le **Je** n'est pas disponible pour nommer l'expérience, pour dire le récit, **elle s'adresse en tu à ce Je**. Elle va même jusqu'à se prénommer autrement pour que ce Je puisse à nouveau émerger et raconter. D'ailleurs, J. Gaillard⁶³ ne parle-t-il pas **sa** pratique, en **il, l'enseignant** ? Ce procédé grammatical, est, en réalité, bien plus qu'un procédé littéraire. Il s'agit, à mon sens, d'une stratégie pour contourner les résistances. Cela me conforte dans mon désir d'analyser ma pratique d'évaluation. Si cette stratégie de "substitution grammaticale" a permis d'écrire l'innommable, elle peut sans aucun doute me permettre d'écrire ce que d'aucuns appellent, quelquefois, *l'inauvouable* de l'enseignement et de la formation.

J'ai pu écrire le texte *"Etats d'âme d'une évaluatrice"* en *Tu*. C'est le début d'une entreprise d'autoanalyse. En effet, je vais prolonger ce premier texte et explorer ma pratique d'évaluation en me donnant une méthode de travail, notamment en « laissant revenir » des portraits d'étudiants qui composeront l'accueil des données sous la forme d'un triptyque.

A la rencontre de la multiplicité des moi(s)
Que se passe-t-il lors de cette première écriture en *Tu*, une écriture qui va engager la réflexion et me permettre de continuer l'analyse? S'agit-il seulement d'une ruse, d'une « substitution grammaticale » ? En

effet, ce procédé a fonctionné pour moi. Tout se passe comme si "cette substitution grammaticale" détournait l'attention de la personne de quelque chose de potentiellement dangereux ou du moins de quelque chose de brouillé et qui pose problème, et permettait l'engagement dans le processus de mise en mots. Tout se passe comme si le moi se fissurait et se fragmentait en de multiples moi(s). Lorsque le Je effectue une activité de réfléchissement, il semble qu'il advient un nouveau moi, qu'un autre moi surplombe, un moi qui contient ce qui se passait dans le souvenir, qui contient le tout. Plusieurs lectures me seront nécessaires pour explorer les effets de l'écriture en *Tu*, pour approcher ces multiples moi (s), lectures associées aux réflexions en séminaire et au questionnement de certains d'entre vous. C'est donc à une exploration pas à pas que je vous invite, avec la difficulté de présenter cette multiplicité des moi (s), dans les distorsions de la temporalité. À cet instant, sur la page, c'est le « moi rassembleur » qui écrit.

Un saut dans le temps passé est ainsi nécessaire pour prendre le texte à l'instant de l'écriture en *Tu* :

"Cela fait plusieurs fois que tu veux parler de l'évaluation. Et tu ne le fais pas. Sans doute parce que tu ne sais par où commencer, du moins, tu ne sais par quel bout prendre la réflexion. Dans le fond tu ne sais même pas si tu peux parler de la même manière de l'évaluation pour tous les séminaires que tu fais. C'est peut-être cela qui arrête l'écriture."

Le moi qui parle apparaît comme une sorte de moi témoin qui pose tranquillement le problème, présente la difficulté, propose une hypothèse, comprend. En tout cas, c'est ainsi, qu'il résonne pour moi au moment de l'écriture. Le moi qui écoute se sent rassuré, éprouve une sorte de confiance, se laisse bercer par la musique des mots de quelqu'un, qu'il identifie comme une sorte de consolatrice.

« Est-ce qu'une réflexion sur l'évaluation que tu as mise en place pour le séminaire d'éthique est du même ordre que l'évaluation du module Transversal » Relations et situations éducatives complexes, diversité des acteurs »? Mise à part que l'une est de ta complète responsabilité et que l'autre a été élaborée en équipe et assumée

⁶² Jeanne-Marie Rugira, (2000), Pouvoirs procréateurs de l'histoire de vie : entre la crise et l'écrit, in Josso Ch. (Dir), *La formation au cœur des récits de vie. Expériences et savoirs universitaires*, L'Harmattan.

⁶³ Gaillard J., (2000), Sensations et pédagogie ; vers une conception enactive de l'enseignement, *Expliciter* n°36, 12-46, plus particulièrement au point 8, L'histoire de l'enseignant.

de même, il te semble qu'il y a comme une posture qui t'apparaît comme identique. Il y a déjà ça, cette difficulté, à cerner l'expérience lorsque tu prononces évaluation» »

Le moi témoin pose tranquillement les jalons, en focalisant : « lorsque tu prononces évaluation ». Il s'engage dans une distanciation, indique la visée, le **prendre pour thème**. Ce mot emmène le moi écoutant vers les zones tumultueuses des enjeux de la certification, là, où il se sent fragile, misérable.

"Et puis, et puis, tu ne peux être tout à fait tranquille avec ce discours dominant qui insiste pour souligner que l'évaluation certificative est un frein à l'apprentissage. Or, tu es en formation initiale. L'institution te mandate pour attester que cet étudiant, cette étudiante ont bien appris quelque chose du programme. Pire, qu'ils ont acquis des compétences. Tu n'es bien sûr pas assez naïve pour imaginer qu'il n'y a pas des jeux de réussite dans les stratégies des étudiants et que tout ce que tu pourrais dire sur l'évaluation est toujours à modéliser à partir de cette donnée-là. Et pourtant, tu penses qu'en formation professionnelle, surtout lorsqu'il s'agit de l'humain, l'acte d'évaluation certificatif est nécessaire. "

La répétition « Et puis, et puis », n'est pas qu'une insistance. Elle ouvre un espace de visibilité, en changeant de point de vue, en introduisant un collectif, une communauté et ses contradictions. Dans le moi qui écoute, pointe le professionnel, peut-être celui qui se donne une mission, ou, du moins, qui l'accepte.

Le moi qui parle, le moi accompagnateur, celui qui contient le souvenu, entreprend alors comme une lente descente dans l'expérience, "Ça te bouffe une énergie incroyable, avec des lectures et des relectures des travaux, jusqu'au moment où il te semble que tu as laissé je ne sais quoi derrière toi, que les contenus, les objectifs te sont devenus plus familiers et que tu peux être au plus près des textes.", comme s'il y avait une sédimentation nécessaire pour que surgisse un moment spécifié : "Sur les quatre travaux d'une étudiante, il y en a un problématique. Tu es surprise, sans l'être. Tu la revois pendant le groupe de base, sérieuse, attentive, mais absente. Comment peux-tu dire

qu'il y a comme une absence ? À ce je ne sais quoi pendant les travaux de groupe, au cours desquels, tu remarques comme une dissonance dans ses prises de parole. Tu revois aussi son poster de l'intervention sur la gestion de classe. Les questions des autres étudiants ne la mobilisaient pas. Elle répondait du dehors, comme si ce n'était pas elle qui avait réalisé l'activité. "

Il y a comme un dialogue qui s'est instauré et, de moments spécifiés en moments spécifiés, ce que j'appellerai plus tard le premier portrait d'un triptyque, souligne mes croyances et mes valeurs.

« Tu laisses le texte de juillet. Tu lui demandes sur quel thème elle souhaite travailler pour le second travail. Tu l'invites à repartir de ses observations en classe. De nouveau, tu aperçois le trou noir. Tu lui laisses du temps pour retrouver une situation. Elle a à peine cerné une situation en classe qu'elle s'attache tout de suite à trouver des éléments rationnels pour son travail. Tu n'arrives pas à une présentification. Elle est venue pour réussir et tu pourrais croire que c'est ce qui fait que toute son attention est tournée vers cette intention, que c'est cela qui fait obstacle. C'est un élément important sans aucun doute, mais, par son évidence, il masque la difficulté que tu repères, celle d'être en contact avec soi-même. Tu n'as ni les moyens, ni le temps, ni le contrat pour travailler cela maintenant. Tu peux juste l'accompagner là où elle en est, c'est-à-dire dans le travail de réussite. Tu mets alors l'accent sur la confiance, sur elle, sur ce qui est important pour elle à ce moment-là. Ça te coûte. Qu'est-ce qui fait que ça te coûte ? L'idée fugitive qu'elle n'apprend pas réellement, que c'est une connaissance de surface, qu'elle ne s'ajoute rien ou si peu. Mais qu'est ce que c'est que cette exigence ? »

Celle d'être en contact avec soi-même. J'y attache une importance extrême. Cela me paraît vital dans ce métier, mais cela me paraît vital aussi pour vivre tout simplement. Ce qui me coûte tant, c'est la personne tronquée, celle qui ne peut être toute entière dans ce qu'elle fait, imagine, rêve, conçoit. Et pourtant, le moi professionnel, le moi raisonnable, le moi qui estime la situation, accepte de « l'accompagner là où elle en est, c'est-à-

dire dans le travail de réussite ». Ce n'est déjà pas si mal, mais « ça te coûte ». Quel est le moi à qui ça coûte tant ? Le moi qui se donne une mission ?

« L'important c'est qu'elle puisse observer autrement. C'est ce qu'elle semble faire. Elle est entrée dans l'action, fait des propositions. Tu les écoutes. Tu vois le temps filer. Tu la laisses explorer des arguments. Tu les renvoies toujours à ce qui s'est passé. À comment les enfants, l'enseignante s'y sont pris. Elle reste sur la généralisation. Il y a par moments un élément précis qui surgit, mais c'est « un élève », comme si, pendant ces cinq semaines, la classe n'avait été qu'un vague collectif d'individus anonymes. Elle te semble calme, déterminée maintenant. Tu lui demandes alors si elle est plus au clair avec les contenus du travail. Elle te quitte. Tu restes dans un sentiment trouble, entre une sorte de lâcheté, celle d'avoir renoncé à aborder la difficulté de formation et en même temps l'impression que c'était la seule voie possible à ce moment-là.

Le travail reçu est structuré. Il tient compte des objectifs. La description de la situation est dans la ligne de l'entretien. Tu relis les extraits de son journal de formation dans le portfolio. L'écriture est en extériorité. Tu découvres que tu lui as conseillé de continuer à écrire son journal de formation dans les commentaires qui accompagnent la fiche certificative de juillet... Tu te sens un peu triste. Le travail est, bien entendu, acquis et tu prends du temps pour écrire un commentaire qui entre en discussion sur les arguments développés et met en perspective le module sur les didactiques de l'année à venir. Créer des liens. »

De nouveau, le moi qui écoute et qui reste là, silencieux, donne à voir une certaine confusion des sentiments. Ce n'est pas le professionnel qui se sent « un peu triste ». Il fait son travail, prend du temps pour rédiger. Alors qui est triste ? Quel est ce moi qui écoute, ce moi qui ne pouvait s'exprimer ? S'il était dans l'impuissance de parler, c'est qu'il avait peur, qu'il se sentait en danger. De quoi avait-il peur ? De dire la réalité ? la vérité ? Quelle est la menace ?

Si je laisse revenir le moi qui écoute, ce n'est pas un moi enfant qui est là. Et pourtant, il y a une part d'enfance dans ce moi-là, ne serait-ce que dans

l'impuissance du dire. Non, c'est encore un autre moi, quelque chose comme un moi usurpateur, un moi qui n'aurait pas dû être là, un moi qui transgresse, un moi qui n'est pas en règle, un sans-papiers,. C'est peut-être aussi un moi orphelin qui désire être adopté et qui ne veut l'être que tout entier.

Retour vers le futur

Vais-je me perdre dans la multiplicité des moi (s) ? Je ne les ai pas comptés. Entre le moi qui parle, le moi témoin, le moi expliciteur, le moi silencieux, le moi mission, le moi professionnel, le moi évaluateur, il y a bien encore d'autres moi(s) au creux de chaque phrase. Ce qui m'apparaît, curieusement, ce n'est pas une scission, un éclatement du Je, une perte du Je, mais quelque chose comme un élargissement du Je. Comme si l'approche des moi(s) avait donné comme une densité au Je. Les moi(s) ne sont pas des éléments cristallisés et séparés, mais plutôt des moi(s) entrelacés.

Pour revenir aux effets de l'écriture en Tu, plusieurs modes de compréhension sont possibles. Et ils ne s'excluent pas. L'un d'entre eux relèverait de la phénoménologie. Ce qui se donne facilement, selon Husserl, c'est ce que le Je vise. C'est de là qu'il observe le monde, les objets, les autres. Pour se viser soi-même, pour se prendre pour thème⁶⁴, il est nécessaire de

⁶⁴ Je ne résiste pas au plaisir de vous en donner un extrait qui me paraît significatif : "Le rayon ne se sépare pas du moi, mais est lui-même et demeure rayon-du-moi (Ichstrahl). "l'objet" est atteint; il est le point de mire, simplement posé en relation au moi (et par le moi lui-même) ; mais lui-même n'est nullement "subjectif". Une prise de position qui comporte en soi le rayon du moi est de ce fait un acte du moi lui-même : c'est le moi qui agit ou pâtit, qui est libre ou conditionné. Le moi, pourrait-on dire encore, "vit dans de tels actes. Ce mot "vivre" ne désigne nullement l'être de "contenus" quelconques emportés dans un flux de contenus; il désigne une multiplicité de modes accessibles à la description et qui concernent la façon dont le moi, engagé dans certains vécus intentionnels qui comportent le mode général du cogito, vit au sein de ces actes comme "l'être libre" (freie Wesen) qu'il est. L'expression : "en tant qu'être libre" ne signifie rien d'autre que des modes de vivre tel que : sortir-de-soi-librement, ou revenir-en-soi-librement, agir spontanément,

faire exister "un autre moi" ayant des propriétés différentes. Le subterfuge serait en quelque sorte une façon de créer les conditions nécessaires pour prendre distance, une façon qu'aurait le Je pour s'apparaître, pour se voir comme existant. Si je me réfère à Husserl, et plus particulièrement au paragraphe 92, il me semble qu'il s'agit sans doute du fonctionnement même de la conscience.

De même, parler de soi comme à un autre proche, un *Tu* en l'occurrence, permet de projeter Soi et son expérience à l'extérieur de la prison du Je, de visibiliser l'expérience au travers d'un récit, de pouvoir se reconnaître. En effet, la constitution de soi s'effectue en interrelation avec autrui. "Nous avons déjà compris que les autres sont présents et absents d'une autre façon que les choses, qu'ils s'adressent à moi, qu'ils sont pour eux-mêmes sujets d'expériences, qu'un seule et même monde nous est commun sans qu'il soit multiplié autant de fois qu'il y a de consciences, enfin qu'ensemble nous avons part à des objets culturels qui sont là pour chacun des membres de la même communauté, comme des objets de prédicats spirituels."⁶⁵

Autant je constitue autrui comme un autrui, c'est-à-dire comme une personne ayant des caractéristiques propres, que je lui reconnais, que je lui attribue, autant autrui par les regards qu'ils portent sur moi, me constitue comme ego. Ces attributions, (fille de..., appartenant à...venant de telles cultures, de tel lieu...) les places assignées au moi par les différentes catégories d'autrui, fonctionnent comme des étiquetages qui configurent à la fois ce que les autres pensent de moi et ce que

éprouver quelque chose de la part des objets, pâtir, etc. Tous les processus qui se déroulent dans le flux du vécu en dehors du rayon du moi ou du cogito prennent un caractère essentiellement différent : ils sont situés en dehors de l'actualité du moi et pourtant, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, ils comportent une appartenance au moi, dans la mesure où il est le champ de potentialité offert aux actes libres du moi." Husserl E, ((1950), *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris Tel Gallimard, pp.321-322

⁶⁵ Ricoeur P., (1986), *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique, II*, Ed. Du Seuil, Paris, p.290

j'accepte, comprends de ce que les autres disent de moi. Ces attributions vont peu à peu constituer en quelque sorte des constellations plus ou moins cohérentes, plus ou moins en interrelations, et ces constellations dessinent l'image que les autres perçoivent et que la personne s'impute à elle-même, et qui lui fait dire Je. Les interactionnistes américains, notamment, Erikson, Laing entre autres, définissent ces constellations, comme des identités sociales, des identités pour autrui, considérées comme un processus de socialisation des personnes. Le Je construit une, des images de soi, en fonction d'autrui, voire en conformité avec les milieux dans lequel il se trouve. Cette image, puisque, pour la plupart des personnes, il y a une permanence d'un Je relativement stable pour lui-même, donc une certaine image de lui-même, peut être en harmonie ou en dissonance avec ce qui serait la signification profonde de la personne. Jung indiquerait qu'il s'agit des contenus collectifs, partagés par la communauté et qui, s'ils restent ignorés "fabriquent" des images erronées, indifférenciées de la personne ; « Si ces contenus collectifs demeurent inconscients, l'individu, empêtré dans leurs mille liens, qui le rattachent aux autres individus chez qui ils sont également inconscients, demeure inconsciemment confondu avec eux ; en d'autres termes, il n'est pas différencié d'eux, il ne s'est pas différencié, il n'est pas « individué ». »⁶⁶ Tout s'effectue, comme si la prise de conscience de soi, passerait d'une indifférenciation à une différenciation progressive, une *individuation* selon Jung et que cette *individuation* ne se réaliserait que dans un travail sur soi comme un autre : "Toutes les fausses interprétations de l'être proviennent de l'aveuglement naïf pour les horizons qui déterminent le sens de l'être et pour les problèmes correspondants de l'élucidation de l'élucidation de l'intentionnalité explicite. Ces horizons dégagés et saisis, il en résulte une phénoménologie universelle, explicitation concrète et évidente de l'ego par lui-même. Plus exactement, c'est en premier lieu une explicitation de soi-même, au sens strict du terme, qui montre de façon

⁶⁶ Jung G. (1964), *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Folio essais, Gallimard, p.230

systématique comment l'ego se constitue lui-même comme existence en soi de son essence propre; c'est, en deuxième lieu, une explicitation de soi-même, au sens large du terme, qui montre comment l'ego constitue en lui les "autres", l'"objectivité" et, en général, tout ce qui pour l'ego - que ce soit dans le moi ou dans le non-moi - possède une valeur existentielle.⁶⁷

Retour sur soi

Ainsi, j'ai écrit. J'ai écrit, sans doute d'abord parce que je suis intriguée : ici, en analyse de pratique, des personnes parlent parce que le formateur leur donne la parole, leur dit de parler; Là, dans le séminaire d'éthique, les étudiants entrent dans la situation et se mettent à la tâche parce que je le leur propose. Quelque part, ces situations de formation apparaissent comme normales, évidentes. Elles fonctionnent, et tout est pour le mieux. Cela ne manque pas de m'intriguer à chaque fois. En même temps, dans mon expérience au quotidien, je rencontre aussi des résistances, des difficultés, non seulement en séminaire, mais aussi dans mes travaux personnels. Ces résistances et ces difficultés ne sont pas nécessairement visibles aux observateurs, mais je les remarque. Il y a donc comme une curiosité intellectuelle à comprendre. Mais cela ne suffit pas. Ce qui a été à l'origine de la prise de conscience, c'est cette souffrance dans l'évaluation des travaux des étudiants, expérience nouvelle et dans laquelle je ne me reconnaissais pas. Cette souffrance incompréhensible m'affectait, dans le sens fort du terme. Il me semblait qu'elle m'empêchait de vivre. C'est ainsi que les tentatives d'écriture, qu'écrire, a été une question de survie intellectuelle et existentielle. J'ai écrit d'abord pour comprendre. Mais, cela aurait pu rester dans la mémoire de l'ordinateur, comme d'autres écritures régulières, comme celle du journal. Et pourtant, je vous en ai d'abord parlé, puis je me suis engagée à vous écrire. Je n'ai pas que restitué le cheminement, j'ai, en quelque sorte, avec vous comme interlocuteurs, reconfiguré mon expérience, mis en extériorité la souffrance, tout en la gardant comme signe. Cette reconfiguration au travers de récits notamment, cette reconfi-

⁶⁷ Husserl E., *Méditations cartésiennes*, Vrin, Paris, p.72

guration qui se produit en texte a un effet instituant : "Le texte est le lieu même où l'auteur advient."⁶⁸

Ainsi, je parle de moi, Montaigne ne disait-il pas, dans son essai autobiographique "Nous allons d'un même pas, mon livre et moi". Et cette écriture, les différentes formes qu'elle a prises, triptyque, autoanalyse, ont contribué à des transformations de ma pratique, certes, mais aussi de moi-même. En effet, lors de l'évaluation de cette année, je n'ai pas été dans la souffrance. Je n'ai pas modifié ma façon de faire. J'effectue toujours des lectures et des relectures des travaux, mais cette technique ne m'apparaît plus comme "de l'idiotisme", mais au contraire comme un niveau d'expertise qui me permet d'être "au plus près des textes", de contribuer à ce que je considère comme essentiel dans ce travail d'évaluation. Le temps ainsi n'est plus vécu sur le registre de la culpabilité, mais dans la densité, la nécessité. Cela ne veut en aucun cas dire, que je me sente dans la certitude, mais il me semble que j'ai remis à leur place les différents temps de l'évaluation. Je ne m'y prends pas différemment du point de vue technique, je m'y prends plus sereinement du point de vue de moi-même.

Ce passage du Je en Tu, a autorisé la prise de conscience. Dans le brouillage et la confusion qui était l'état de souffrance, il me fallait une sorte de courage : en observant ce que je fais comme je le fais, qu'est-ce que j'allais trouver, qui allais-je apercevoir ? Vais-je me reconnaître ?

Cela ne va pas sans prise de risques. Si je ne me reconnais pas, si ce que je fais est en dissonance avec moi-même, qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce que je vais faire de ce que je trouverai ? Je suis loin d'avoir terminé le travail. Raconter sa pratique n'est peut-être pas ni aussi facile, ni aussi simple que ça, Cet acte mobilise des processus de pensée, des émotions, différentes catégories de moi(s). Il y a nécessité "d'aller voir de plus près" ce qui se joue au moment de la prise de parole. C'est une pratique en soi. C'est un art d'exister.

Mireille Snoeckx, 9 novembre 2001.

⁶⁸ Ricoeur P., (1986), *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique, II*, Ed. Du Seuil, Paris, p.142